

# LE TEMPS

Mercredi 12 juin 2002

**CINÉMA.** Film sans voyeurisme, qui décrit les a priori et plaide efficacement pour un peu plus de compréhension et de tolérance, «Thelma» bénéficie de l'engagement de la Française Pascale Ourbih. Rencontre avec cette comédienne pas comme les autres et son heureux réalisateur .

## **Avec «Thelma», le Jurassien Pierre-Alain Meier lève un voile sensible sur la question de la transsexualité**

Norbert Creutz

On les croiserait dans la rue qu'on se retournerait pour regarder ce beau couple. Mais les apparences sont trompeuses: Pierre-Alain Meier et Pascale Ourbih marchent ensemble parce qu'ils ont une œuvre commune à promouvoir, Thelma. Un film qui invite précisément à voir au-delà des apparences, au-delà de cette donnée parfois plus trouble et mouvante qu'on ne le voudrait appelée identité sexuelle. Pour Pascale Ourbih, comédienne débutante née à Alger, c'était une affaire intime et un pari. Pour Pierre-Alain Meier, natif de Delémont, une longue histoire qui a débuté il y a douze ans déjà.

«Jeune réalisateur à la fin des années 80, j'ai aidé un collègue pour un film sur les travestis brésiliens. C'est à cette occasion que j'ai rencontré à São Paulo Thelma Lipp, une animatrice de télévision transsexuelle. Une personne fascinante, totalement tournée vers la création, l'imagination, le jeu... et forcément aussi le mensonge. Cela a dû déclencher quelque chose en moi, parce que je lui ai promis de réaliser un film dont elle serait le centre.» Dans ce but, Meier fonde à Zurich la société Thelma Film et se met à rédiger un scénario. Mais, après quatre ou cinq tentatives infructueuses, il met le projet en veilleuse tandis qu'une activité de producteur prend le dessus (avec Yaaba d'Idrissa Ouedraogo, Hyènes de Djibril Diop Mambéty ou Les Gens de la rizière de Rithy Panh, Thelma Film n'a pas à rougir de son catalogue). Mais un jour, une jeune scénariste le relance sur l'idée et cette fois, à quatre, ils en viendront enfin à bout. Au détail près que Thelma,

qui se déroule désormais entre Lausanne et la Crète, n'a plus grand-chose à voir avec celle qui l'a inspiré et que tout dépendra de celle qui la remplacera. Consultante en psychologie et mannequin, Pascale Ourbih tombe sur l'annonce dans l'association de lutte contre le sida où elle travaille comme bénévole. Elle n'a plus l'âge requis (20 ans) mais sera la providence du cinéaste. «C'est le scénario qui m'a décidée», reconnaît-elle. «En le lisant, je pensais bien rigoler, sûre que le personnage mourrait à la fin, comme d'habitude. Quand j'ai vu que ce n'était pas du tout ça, j'ai eu très envie d'essayer.» Le manque d'expérience de jeu? «C'est à la portée de tout le monde de jouer, on le fait tous les jours. Le vrai défi, c'est plutôt d'être qui on est. Mais mon idéal d'actrice, ce serait plutôt de jouer un homme», affirme-t-elle en reprenant encore son réalisateur sur un point: «Le transsexuel n'est pas plus acteur qu'un autre par nature, c'est quelque chose qui nous est imposé, pas un travail qu'on fait pour essayer de convaincre les autres.»

Pierre-Alain Meier, lui, tenait à trouver quelqu'un qui ne laisse rien deviner durant les vingt premières minutes et qui accepterait d'apparaître nue pour le moment de vérité. «Le plus délicat pour moi était de justifier cette scène», reconnaît-il, évoquant en vrac le souci de ne pas mentir sur l'essentiel, une certaine morale «bressonienne» du cinéma et son goût pour le mélange fiction-documentaire. Par contre, il n'escompte pas vraiment un effet de surprise façon *The Crying Game*, le fameux film de Neil Jordan. Qu'on sache ou non la particularité de Thelma, la réaction du personnage de Vincent, son accompagnateur, devrait en effet placer le spectateur dans une situation intéressante.

Arrivé au dernier moment, en remplacement d'un autre comédien, le Français Laurent Schilling a presque dû faire preuve d'encore plus de courage. «Il se rassurait en se répétant qu'il ne faisait que jouer», explique Pascale Ourbih. «C'est lui qui prenait des risques par rapport à son identité, pas moi. Pour moi, le plus dur est d'accepter que ce que je ressens comme une évidence ne l'est pas pour les autres. J'en deviens forcément militante.» Le plus désolant, ce sont dès lors des réactions du type de ce magazine homosexuel zurichois qui a décrété le film sans intérêt pour cause de «regard hétérosexuel». Ou alors ceux qui s'en débarrassent en critiquant le jeu des comédiens sans entrer dans les nuances du vrai/faux au cœur de la démarche du film.

Pour Pierre-Alain Meier, si le tournage œuvre forcément contre le scénario, l'énergie des comédiens n'a fait qu'améliorer ce dernier. «Là où je galère un peu, avoue-t-il, c'est pour dire à qui s'adresse le film. Sûrement pas aux spécialistes de la question. J'étais parti de l'idée d'un certain plaisir d'identification, puis je constate que certains spectateurs, sans doute ceux à qui le sujet fait un peu peur, n'accrochent qu'avec l'arrivée du troisième personnage, la femme crétoise.» Pascale Ourbih, elle, a la conscience tranquille: «Je suis très fière de ce film. Je me sens comme le premier Noir qui a joué un Noir à l'écran.»

## Quand les sentiments s'emmêlent

Film qui repose sur ses comédiens, «Thelma» captive en se bonifiant.

Norbert Creutz

Autant annoncer la couleur: le premier film de fiction de Pierre-Alain Meier n'est pas un chef-d'œuvre. On commencerait presque par râler devant la platitude très helvétique des premières images, n'était d'emblée l'envie de connaître la suite. En l'occurrence, la curiosité sera payante.

C'est si simple une fiction: un homme rencontre une femme et tout peut arriver. Boxeur reconverti en chauffeur de taxi, Vincent embarque une nuit Thelma, qui lui demande bientôt de la conduire en Crète. Le salaire lui permettra de payer la pension alimentaire de la mère de son fils. Un «road-movie»? Pas vraiment. Si tout se corse effectivement en cours de route, c'est sur l'île grecque, avec l'introduction du personnage de Fenia (magnifique Nathalia Capo d'Istria), la mère de l'enfant de Thelma, que le film atteint enfin une complexité satisfaisante.

Au fur et à mesure, on se prend à admirer la justesse du traitement des personnages et une audace loin de toute esbroufe. Après tant de films désespérément adolescents dès qu'il s'agit de sexe, celui-ci fait plaisir à voir: oui, on continue à vivre après avoir fait l'amour avec quelqu'un, et oui cette personne, homme ou femme, devient une partie de votre vie dès que des sentiments sont en jeu. Bien sûr, la transsexualité de Thelma jette un trouble. Mais le projet cinématographique est ailleurs: comment réunir tous ces personnages dans un seul plan? La réponse, en un plan-séquence dont la petite Eleni est le centre, donne envie d'aimer le monde entier.

Thelma, de Pierre-Alain Meier (Suisse-Grèce, 2002), avec Laurent Schilling, Pascale Ourbih et Nathalie Capo d'Istria.